

Nauroy, Dominique. *L'échec du livre électronique de Cytale au prisme des processus de traduction*. Préface de Pascal Durand. Villeurbanne, France, Presses de l'Enssib, 2007, 396 p. ISBN 978-2-910227-67-8

Eugène Lakinsky

Volume 54, numéro 3, juillet-septembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1029204ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1029204ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lakinsky, E. (2008). Compte rendu de [Nauroy, Dominique. *L'échec du livre électronique de Cytale au prisme des processus de traduction*. Préface de Pascal Durand. Villeurbanne, France, Presses de l'Enssib, 2007, 396 p. ISBN 978-2-910227-67-8]. *Documentation et bibliothèques*, 54(3), 248–249. <https://doi.org/10.7202/1029204ar>

Depecker, professeur à l'Université Paris III et auteur d'un dictionnaire visuel ; Yves Garnier, de *Larousse* ; Claude Poirier, directeur du Trésor de la langue française au Québec ; Jean Pruvost, directeur du Laboratoire CNRS Lexique Dictionnaire Informatique et directeur éditorialiste du *Nouveau Littré* (2004) ; et Alain Rey, éditeur des dictionnaires *Le Robert*. Il faut ajouter à ce groupe les dirigeants du dictionnaire Franqus (Français Québécois : Usage Standard), lequel devrait être consultable sur le Web à compter de l'automne 2008 et faire l'objet d'une version papier en 2009. Des universitaires (Henri Béjoint, Marcel Lajeunesse et Louis Mercier) complétaient la liste des conférenciers. Hélène Carrère d'Encausse avait déclaré forfait, mais le consul de France a fait la lecture du texte qu'elle avait préparé (absent des « actes » mais distribué sur place).

La Journée a fait l'objet de plusieurs reportages, tant dans la presse écrite que dans les médias électroniques. Comme en 2003 et en 2005, *Le Devoir* a publié un dossier spécial de 12 pages sur le thème général des dictionnaires, les 29 et 30 mars 2008. Les auditeurs de la radio et les spectateurs de la télévision ont entendu plusieurs entrevues d'Alain Rey, un communicateur exceptionnel, homme au flair proverbial et au charisme sans pareil.

Le succès de la rencontre et, d'une manière générale, de l'entreprise tient à l'intérêt des participants : des langagiers surtout (traducteurs, réviseurs, terminologues, rédacteurs) ; des chercheurs et des universitaires ; des historiens ; des étudiants ; des passionnés et des militants de la qualité de la langue, souvent des retraités ayant évolué dans les mêmes milieux professionnels. Il tient aussi à l'appui de nombreux commanditaires : l'Université de Montréal ; le Secrétariat à la politique linguistique du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec ; des services gouvernementaux fédéraux (Bureau de la traduction) et québécois (Publications Québec, OQLF, etc.) ; le consulat général de France ; les universités de Sherbrooke et Laval ; des éditeurs de dictionnaires (Druide informatique, Larousse, Québec Amérique, Le Robert) des maisons de traduction et une association professionnelle. En somme, l'intérêt des milieux spécialisés et des participants déborde du côté des commanditaires ; ou peut-être est-ce l'inverse ?

Les personnes présentes ont pu constater la qualité et la haute teneur des discussions et des échanges. Ces échanges ont été tenus dans une langue qui devrait plaire à la fois aux partisans du « français québécois » et à ceux du français dit « international ». Il y a bien eu quelques attaques à fleurons mouchetés contre les soi-disant partisans du français international ou du français hexagonal, ou contre le *Dictionnaire* de Lionel Meney ou celui de Gérard Dagenais⁷. Mais personne n'empêchera les chercheurs et les milieux universitaires

de prendre part à des échanges d'idées parfois controversées et de former leurs propres écoles de pensée. Les bibliothécaires et les langagiers, quant à eux, et face à la multiplication des dictionnaires et des encyclopédies, ne pourront que crier « bravo ! ». Le *Dictionnaire* de Meney a sa place sur les rayons dans le voisinage du *Robert* ou du *Larousse*. Son apport est différent et il faut en être conscient. Chose certaine, les autonomistes québécois (qui ne vont pas jusqu'à avaliser « Chu pu capab » ou « Ta mé tu là ? ») devraient se réjouir de son existence, car il mettrait en évidence le fait que les Québécois parlent une langue qui se distingue de celle des cousins français, à bon ou mauvais escient. De plus, le milieu appellera sans doute la réalisation d'un dictionnaire électronique le plus exhaustif possible du français actuel, d'un dictionnaire qui fera place aux néologismes, aux régionalismes africains, antillais, canadiens, français, et québécois, et qui pourrait intégrer les mots oubliés ou usés par les ans, en les rattachant, bien sûr, aux mots d'usage contemporain.

Nauroy, Dominique. *L'échec du livre électronique de Cytale au prisme des processus de traduction*. Préface de Pascal Durand.

Villeurbanne, France, Presses de l'Enssib, 2007, 396 p. ISBN 978-2-910227-67-8.

EUGÈNE LAKINSKY,
Service de l'accès à l'information
et des ressources documentaires
Ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec
eugenelakinsky@gmail.com

L'OUVRAGE DE DOMINIQUE NAUROY n'aborde pas l'échec du livre électronique comme tel, mais plutôt celui du projet de Cytale S.A., première entreprise française à fabriquer le *Cybook*, une tablette de lecture de livres numériques.

Créée le 9 avril 1998 par Olivier Pujol et Jacques Attali, l'entreprise Cytale S.A. connut de véritables réussites. Même s'il n'était pas parfait, son *Cybook* surpassait, par certaines de ses caractéristiques, la qualité et l'efficacité de certains modèles de tablettes de lectures électroniques américaines. Une équipe créative et motivée travaillait à son amélioration et à sa promotion auprès d'un public qui se montrait de plus en plus intéressé.

Pourtant, en juillet 2002, la compagnie Cytale S.A. a été liquidée. Et en octobre de la même année, les 1 000 *Cybooks* déjà vendus étaient devenus inutilisables.

Pour déterminer les raisons de cet échec, Dominique Nauroy se lance dans une véritable enquête. Il analyse et présente avec force détails le parcours de Cytale et la genèse du *Cybook* : l'idée initiale, les stratégies de marketing, les clientèles cibles, le choix des livres proposés, les caractéristiques techniques du produit.

Ainsi, on constate que, dès son lancement, le projet *Cybook* accusait un important retard par rapport aux

7. *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, 2^e éd. Boucherville, QC : Éditions françaises, 1984. 522 p. ISBN 2761810376.



Photo d'un Cybook.

Source : <http://mguiblin.club.fr/cybook/cybook.htm>

projets similaires américains qui étaient en développement au même moment. Alors que Cytale faisait ses premiers pas, ses concurrents américains amorçaient déjà l'étape de la commercialisation de leurs produits. Et cela, les dirigeants de Cytale ne le réalisèrent que quelques mois après la création de l'entreprise : « *Nous pensions être seuls* », indique Olivier Pujol, PDG. Et voici, s'il en faut, une belle preuve de l'importance de la gestion stratégique de l'information et de la veille concurrentielle !

Les « pères » de Cytale n'étaient point des pionniers. Le livre électronique était né bien avant eux. Vers la fin des années 1970, Alan Kay, du centre de recherche de Xerox, avait créé son *Dynabook*. En 1987, Apple fabriquait un *Knowledge Navigator*. En 1990, Sony lançait son *Bookman* et, quelques mois seulement après la création de Cytale S.A., NuvoMedia et Softbook Press commercialisaient leurs *e-books*. Et il y en avait bien d'autres !

Pourtant, en France, Cytale n'avait pas de concurrents et ce monopole lui conférait des avantages aussi bien que des désavantages. La jeune entreprise était seule à promouvoir un produit nouveau et méconnu et, qui plus est, dont la majeure partie de la population ne voyait pas la nécessité. De plus, les coûts de production du *Cybook* sont restés très élevés, le nombre de *Cybooks* produits et vendus se trouvant limité par l'étroitesse du marché. Cytale n'a jamais pu atteindre l'étape de la production de masse qui lui aurait permis de réduire les coûts de production et de vente.

Cytale cherchait à attirer la clientèle des classes aisées. Ses fondateurs voulaient répondre aux besoins informationnels de l'homme d'affaires type, « nomade moderne » qui voyage beaucoup, lit beaucoup et ne peut apporter avec lui tous les livres dont il a besoin. Mais les créateurs du *Cybook* ont peut-être surestimé les goûts littéraires de leur clientèle-cible : Cytale a proposé des romans de grande qualité, de « niveau Gallimard » alors que les « nomades » d'aujourd'hui semblent préférer une littérature plus légère.

Cependant, il faut aussi souligner les réussites concrètes de la compagnie. Cytale a su établir de bonnes relations avec les éditeurs. Les *Cybooks* étaient pratiques et faciles à utiliser. Et même si peu de consommateurs français ont acheté des livres électroniques, beaucoup en ont parlé.

Il n'y a aucun doute que c'est la crise dans le domaine des technologies de l'information du début des années 2000 qui a scellé le destin de Cytale S.A. et de son *Cybook*. Dans un contexte incertain et tourmenté, la compagnie encore jeune n'a pu trouver le financement nécessaire à son expansion et a dû cesser ses activités.

Le livre de Dominique Nauroy trouvera son auditoire chez tous ceux qui s'intéressent sérieusement au livre électronique. Et sa lecture devrait être incontournable pour ceux, individus ou sociétés, qui songeraient à se lancer dans une semblable aventure.

Báez, Fernando. *Histoire universelle de la destruction des livres : des tablettes sumériennes à la guerre d'Irak*

Traduit de l'espagnol (Venezuela) par Nelly Lhermillier. Paris, Fayard, 2008, 527 p. ISBN 9782213634845.

MARCEL LAJEUNESSE
EBSI, Université de Montréal
marcel.lajeunesse@umontreal.ca

L'ESSAYISTE VÉNÉZUÉLIEN FERNANDO BÁEZ livre dans cette étude les conclusions d'une recherche de 12 années, ayant nécessité la collaboration de nombreux chercheurs et l'appui de multiples bibliothèques à travers le monde. Ce livre constitue un ouvrage de synthèse impressionnant sur la destruction des livres et des bibliothèques. La phrase célèbre de l'écrivain allemand Henrich Heine qui écrivait au XIX^e siècle : « *Là où l'on brûle des livres, on finit par brûler des hommes* » sous-tend le propos de l'auteur tout au long de l'ouvrage. Le livre s'ouvre sur la destruction des tablettes d'argile chez les Sumériens et la destruction de la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive au VII^e siècle av. J.-C. et se ferme sur l'incendie et le vol des livres à la Bibliothèque nationale, à la Bibliothèque universitaire de Bagdad et dans d'autres villes de l'Irak contemporain. Les soldats américains n'ont pas brûlé les centres intellectuels irakiens, mais ils ne les ont pas protégés non plus, et cette indifférence a donné carte blanche aux groupes criminels.

Bibliothèques, archives et musées sont des patrimoines culturels, et chaque peuple les perçoit comme des temples de la mémoire. Or il n'y a pas d'identité sans mémoire. Quand des livres sont détruits, ils ne sont pas seulement détruits en tant qu'objets physiques, mais aussi en tant que liens mémoriels, c'est-à-dire comme l'un des axes de l'identité d'un homme ou d'une communauté. On bombarde des bibliothèques parce qu'elles sont des symboles. Il est évident que ce fut le cas, il y a quelques décennies, lors de la destruction de la Bibliothèque nationale de Sarajevo. Ceux qui détruisent les livres et les bibliothèques savent ce qu'ils font. Leur objectif est clair : intimider, démotiver, démoraliser, favoriser l'oubli historique, diminuer la résistance et surtout instiller le doute.